



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

L'Orient grec et l'Occident latin : l'Église de 681 à 1071 / Andrew Louth
éd. Cerf, 2013
cote : 58.796

Cet ouvrage appartient à un projet fort ambitieux d'historiographie et d'histoire religieuses, L'Église dans l'histoire. Projet ancien puisque lancé par son initiateur, le Père Jean Meyendorff, avec un premier tome (mais second dans la chronologie) en 1989. À ce jour, ne sont parus que trois des six tomes programmés (tous trois traduits en français). Il s'agit d'ouvrages écrits ou encore à écrire par des auteurs orthodoxes. Andrew Louth lui-même, prêtre de l'Église orthodoxe russe en Grande Bretagne, a repris la direction du projet.

Cette monumentale somme couvrira les deux mille ans d'histoire de l'Église. Le tome I, en préparation, traite des années 33 à 450 (« Formation et combat »), le second, paru en anglais et en français, des années 450 à 680 (« Unité de l'Empire et divisions des chrétiens »), le troisième, paru dans les deux langues, est celui dont il va être rendu compte ci-après, le quatrième, également paru dans les deux langues, va des années 1071 à 1450 (« L'Orient chrétien et l'essor de la papauté »), le cinquième, à paraître, couvre les années 1450 à 1782 (« La Crise de la Tradition »), le sixième enfin, toujours à paraître, va des années 1782 à nos jours (« L'Église orthodoxe et le monde moderne »). Chacun de ces découpages chronologiques se justifie par des événements ou des évolutions qui les identifient clairement par rapport à ceux qui les précèdent et ceux qui les suivent, au moins en ce qui concerne l'Église orientale.

L'histoire dont il s'agit est celle d'une Église devenue impériale, puis petit à petit conduite au schisme en raison même de l'évolution bientôt divergente des deux grands ensembles politiques et religieux prétendant recueillir et personnaliser la succession de l'Empire romain : l'Occident autour notamment de la dynastie carolingienne, de ses divers héritiers, et d'une papauté devenue pièce essentielle du jeu diplomatique et religieux ; l'Orient de Byzance ou Constantinople, de ses empereurs et patriarches aux relations complexes. Autrement dit, une Église divisée par la longue maturation d'un schisme aujourd'hui presque millénaire, mais autant et peut-être plus en raison des rapports politiques et spirituels avec les pouvoirs temporels qu'en raison de considérations purement théologiques.

On notera également que cette histoire est racontée par des historiens orthodoxes, fidèles donc de l'une des deux branches schismatiques de l'Église originellement une. Ce

¹ 



Académie des sciences d'outre-mer

qui ne remet pas en cause leur travail rigoureux d'historiens mais peut être à l'origine d'éclairages peu familiers aux lecteurs de culture plus...occidentale.

Il était indispensable de resituer le présent ouvrage dans la perspective de l'œuvre tout entière. Nonobstant, il peut parfaitement se lire isolément. La période couverte va de la fin du sixième concile œcuménique tenu à Constantinople (680-681) à la bataille de Manzikert (1071).

Ce concile avait permis à l'empereur byzantin de rétablir l'unité religieuse sur son territoire ou, à tout le moins, d'en donner l'apparence. Pour l'auteur, les quatre siècles qui suivirent furent ceux du plus puissant empire chrétien de cette période, même s'il n'était plus que l'ombre de l'Empire de Justinien. Une renaissance intellectuelle, la reconstitution d'un vaste domaine incluant à nouveau le sud de l'Italie, l'affaiblissement de la menace arabo-musulmane, un contrôle accru sur les peuples et royaumes slaves du nord, une démographie dynamique constituaient les principaux éléments de puissance d'un empire qui, à son apogée, allait de l'Italie du Sud (à l'exception de la Sicile, en partie musulmane) aux rives du Danube, à l'Arménie et à une partie de la Syrie.

La fin de cette période quadri centenaire est marquée par une défaite devant les Turcs seldjoukides et la perte définitive de l'Italie du sud, face aux Normands.

Pour l'Occident, la période est moins homogène, au moins dans ses débuts. Il faudra attendre la dynastie carolingienne et la renaissance qui l'accompagne pour voir, face à l'empire byzantin, un empire de même stature. Et, contrairement à ce que l'on constate en Orient, où les patriarches sont soit soumis à l'empereur, soit indépendants de lui parce sous domination musulmane, le personnage du pape prend progressivement une dimension particulière, s'émancipe formellement de toute soumission à l'Empereur d'Orient et, vers la fin de la période recommence à revendiquer l'autorité sur l'Église tout entière, en tant que successeur de l'Apôtre Pierre.

L'auteur a pris le parti de mener son enquête en parallèle sur ce qui se passe en Orient et en Occident, d'en tirer les similitudes et les divergences. Il a également choisi de suivre rigoureusement une chronologie en quatre parties : 680 à 800, le IX^e siècle, le X^e, 1000 à 1071.

C'est au cours de cette dernière période que fut constaté, en 1054, en Occident du moins et bien plus tardivement, le « schisme » (les parenthèses sont de l'auteur), dont les causes fondamentales sont la querelle entre l'évêque de Rome, le pape prétendant à sa primauté et contestant celle du patriarche de Constantinople qui, selon lui, devait venir après celui d'Antioche, lequel relevait de toutes façons de son autorité papale. Des causes plus « liturgiques » (la querelle du pain azyme, considéré par les Orientaux comme une grave déviation du sens de la communion), voire subalternes (le célibat des clercs occidentaux et même le port de la barbe par les clercs orientaux...) auraient pu, d'après l'auteur, être réglées « à l'amiable ». Mais « *si les évènements de 1054 ont reçu une signification qu'ils ne justifient guère, à plus long terme les questions soulevées révélèrent deux choses : les deux Églises définissaient de plus en plus l'identité qu'elles vivaient de manières différentes et apparemment contradictoires et, surtout, elles soulignaient des questions d'autorité qui n'allaient pas disparaître.* ».



Académie des sciences d'outre-mer

Avant d'en arriver à cette appréciation des origines et de la nature du schisme dans une Église qui se comprenait une, l'auteur a longuement décrit les divergences liées à l'iconoclasme, doctrine émanant des empereurs de Byzance, contestée par les patriarches orientaux sous domination musulmane, mal comprise, par conséquent non suivie en Occident.

Il a comparé les évolutions et les préoccupations de la branche occidentale de cette Église et de ses branches orientales. Il souligne qu'en Occident, la puissance carolingienne impériale, la conversion des Normands, les peuples convertis et notamment l'Angleterre et l'Irlande, constituent finalement un ensemble relativement homogène, dans lequel la papauté prend forme et joue des parties serrées avec les pouvoirs temporels sans leur être entièrement soumise. Il présente une Église d'Orient moins homogène, du fait de sa répartition géographique qui permet à une partie des patriarches et des Églises locales, en territoire musulman, d'échapper à la mainmise des empereurs byzantins alors que celle-ci s'exerce plus directement qu'en Occident sur le clergé et les monastères implantés dans l'Empire.

Outre ces lignes générales, l'auteur met systématiquement en parallèle, dans de véritables chapitres synoptiques ou synchroniques, l'évolution du monachisme (dans lequel il relève nombre de convergences), le développement de l'esprit de mission (il en analyse les différences entre missions en Occident et en Orient, malgré un désir commun de propagation de la foi, comme on dira plus tard).

Cet ouvrage demande beaucoup d'attention car il est d'une certaine façon très « évènementiel » et le lecteur non familier de l'histoire religieuse y découvre une impressionnante galerie de personnages divers, des cours byzantines ou carolingiennes, des moines et autres docteurs de l'Église. Mais on ne perd jamais le fil directeur que s'est donné l'auteur, à savoir comment, d'une Église qui aux origines ne mettait pas en doute son unité, on en est arrivé en fin de période à la constatation d'un schisme aujourd'hui millénaire. Comme le précise l'auteur dans son introduction, « *Il ressort à l'évidence... que dans la période étudiée la chrétienté est en train de se scinder en ce qu'on peut appeler « l'Orient grec » et « l'Occident latin », c'est-à-dire en deux civilisations chrétiennes qui, malgré tout ce qu'elles partageaient en commun (et c'était beaucoup), commençaient à se définir différemment, et parfois en opposition l'une à l'autre* ».

On comprend que dans ses analyses, l'auteur est sans cesse partagé entre le souci de rendre compte d'une unité fondamentale de l'Église et celui de caractériser aussi clairement et précisément que possible ce qui sépare les deux branches du schisme. Cette attitude donne parfois l'impression d'un compromis difficile à assumer. Il semble bien que dans certains milieux orthodoxes, cela lui est vivement reproché. L'un de ces critiques se montre sévère : « *Bref, l'auteur semble plus céder aux facilités de la mode œcuménique actuelle que se conformer à la réalité historique en sous-évaluant le facteur dogmatique dans les raisons de la séparation de l'Église latine et de l'Église orthodoxe.* »

Le rédacteur de la présente note de lecture se gardera bien de prendre parti dans une querelle dont il ne maîtrise ni les tenants ni les aboutissants. Il se contentera d'affirmer qu'il a trouvé un très grand intérêt à la lecture de cet ouvrage et qu'il lui semble heureux qu'Andrew Louth ait pris le risque de céder à la « mode œcuménique ». Si cette formule signifie que l'on évite de durcir les « facteurs dogmatiques » en offrant au lecteur tous les



Académie des sciences d'outre-mer

éléments du problème, quitte pour ce dernier à exercer son jugement, la dite mode vaut bien une messe.

Jean Nemo